

# *La femme auteur*

FÉLICITÉ DE GENLIS

# *La femme auteur*

ROMAN

PRÉFACE DE TITIOU LECOQ

Ce texte a été publié pour la première fois en 1802.

Graphisme de couverture et intérieur : Florie Briand  
Mise en page : Marina Smid

© Talents Hauts, 2021  
ISBN : 978-2-36266-452-6  
ISSN : 2678-0526  
Dépôt légal : novembre 2021



Dorothée et Natalie, deux sœurs, orphelines dès leur enfance, furent élevées ensemble dans un couvent, à Paris. Elles prirent l'une pour l'autre, une tendresse qui s'accrut avec les années, et qui fit le charme de leur première jeunesse.

Dorothée, plus âgée de quatre ans que sa sœur, se maria la première. Elle avait vingt ans ; et ne pouvant se résoudre à se séparer de Natalie, elle l'emmena avec elle. Natalie, au bout de six mois, épousa un vieux militaire, parent de son beau-frère.

Les deux sœurs se ressemblaient par les agréments et les qualités du cœur et de l'esprit ; mais ce rapport ne se trouvait point entre leurs caractères. Dorothée joignait à l'élévation, à la force de l'âme, une extrême prudence dans le caractère, cette réunion produira toujours les

conduites parfaites. Elle avait toutes les qualités utiles que donne nécessairement la circonspection à une personne spirituelle; la noblesse de ses sentiments la préservait des craintes pusillanimes. Également incapable d'une lâcheté ou d'une étourderie, elle savait prendre avec courage, lorsqu'il le fallait, une résolution périlleuse; mais jamais, sans un intérêt de devoir ou de sentiment, elle ne s'exposait au moindre danger. La témérité n'était pour elle que de la grandeur, de l'héroïsme, et ne fut jamais une folie. Elle fit toujours servir son esprit à ses véritables intérêts, car elle connut que c'était aussi l'employer pour le bonheur de ceux qu'on aime. Tous les dons de la nature lui furent utiles: la sensibilité la rendit fidèle à ses engagements, généreuse dans ses procédés; la pénétration la préserva des pièges de la duplicité, l'imagination lui donna la prévoyance; elle profita de toutes les faveurs de la fortune, elle sut trouver de grandes ressources dans l'adversité.

Natalie, avec de l'esprit et de l'élévation dans l'âme, était néanmoins très inférieure à sa sœur. Elle avait cette sensibilité et cette

flexibilité d'organisation qui produisent la diversité des talents, mais qui ne sont pas sans inconvénient pour le caractère. Une extrême curiosité, de la facilité pour apprendre, la rendaient capable de se livrer à des études sérieuses; un goût passionné pour les arts lui faisait aimer tous les amusements frivoles. La variété de ses occupations donnait à sa conduite l'apparence et les résultats de l'inconstance; elle voulut apprendre un si grand nombre de choses, et cultiver tant de talents, qu'elle n'eut jamais la possibilité de réfléchir et de travailler sur elle-même. Pour s'épargner la peine de se corriger de ses défauts, elle se persuada qu'elle pourrait les compenser en exaltant ses vertus, elle ne parvint qu'à gêner ses bonnes qualités par l'excès qui les fait dégénérer ou qui les rend dangereuses. Elle poussa le désintéressement jusqu'à la folie, et la générosité jusqu'à la duperie; sa bonté devint de la faiblesse, son courage ne fut plus que de la témérité, sa franchise que de l'imprudence, et sa bonne foi qu'une crédulité ridicule. Une sensibilité excessive lui rendit

inutiles la finesse et la pénétration de l'esprit. Elle ne connut jamais bien les personnes qu'elle aima, et elle se fit de leur attachement pour elle, l'idée la plus romanesque et la plus exagérée. Enfin, Natalie, par son naturel, sa gaîté, par sa simplicité et sa bonhomie, plaisait à ceux qui vivaient habituellement avec elle ; mais ne sachant ni se contraindre, ni s'ennuyer de bonne grâce, elle choquait souvent, par des saillies imprudentes, ceux qui la rencontraient. Moqueuse avec les gens ridicules, distraite et silencieuse avec les sots, elle se fit un grand nombre d'ennemis. Elle n'éprouva pas ce malheur dans les premières années qu'elle passa dans le monde ; elle était timide et réservée ; on ne connut d'elle, d'abord, qu'un extérieur agréable et des talents brillants. Elle n'était point coquette, elle n'avait aucun désir de montrer de l'esprit, car elle examinait avec tant de curiosité, tout ce qui l'entourait, elle se livrait avec un tel plaisir aux différents amusements de la société, elle trouvait le bal si gai, la comédie si intéressante, l'opéra si beau ! Elle

admirait tant l'éclat et la magnificence des fêtes de la cour, qu'elle s'oubliait absolument elle-même. On la jugea favorablement, elle fut accueillie, recherchée dans le monde, chérie dans sa famille ; ce temps fut le plus heureux de sa vie. Malgré le goût qu'elle montrait pour la dissipation, elle en avait un plus vif encore pour la lecture et pour les occupations sédentaires. Elle écrivait depuis son enfance ; à vingt ans, elle avait déjà fait des comédies, des ouvrages de morale et des romans ; mais elle s'en cachait : Dorothee seule était dans sa confidence. Tout-à-coup, Natalie se renfermant chez elle, cessa presque entièrement de faire des visites et de paraître dans le monde ; ses parents et ses amis s'en plaignirent ; Dorothee eut à ce sujet une explication avec elle. Comme elle lui demandait pourquoi elle s'était si subitement dégoûtée du monde :

– Ce n'est point dégoût, répondit Natalie, je m'amuse toujours dans la société quand je m'y trouve, mais je me plais mieux encore dans mon cabinet ; écrire est pour moi une occupation délicieuse.

– Prenez garde, Natalie, de vous livrer imprudemment à cette passion...

– Eh pourquoi ? En est-il de plus douce, de plus innocente, et de plus facile à satisfaire ? Je n'ai que vingt ans, mais j'ai déjà assez réfléchi pour connaître et pour sentir avec effroi combien tout ce qui nous attache est fragile. Nous occupons si peu d'espace, nous parcourons une carrière si bornée, et la mort peut nous arrêter au commencement de notre course... Ah ! je veux laisser à l'amitié des souvenirs durables, je veux lui laisser la meilleure partie de moi-même, mes opinions, mes sentiments, mon esprit et mon âme. Tout ce que nous faisons dans la journée, est fugitif, est emporté par le temps et pour jamais englouti dans l'éternité... De la romance que j'ai chantée, de la sonate que j'ai jouée sur la harpe, rien ne reste ; ces plaisirs qui ne laissent aucune trace, ressemblent trop à des illusions, il m'en faut d'autres.

– Mais j'espère, ma chère Natalie, que vous n'aurez jamais la tentation de faire imprimer vos écrits.

– Je puis vous assurer, avec vérité, que je n'en ai ni le projet ni le désir.

– Tant mieux.

– Je sens à cet égard une répugnance que je crois invincible. Mais, loin qu'elle soit raisonnée, il me semble qu'elle n'est fondée que sur ma timidité naturelle et sur des préjugés.

– En y réfléchissant, vous sentirez que cet heureux instinct est parfaitement d'accord avec la raison.

– Pourquoi ? Si par la suite je devenais capable de faire des ouvrages utiles à la jeunesse, à la religion et aux mœurs, ne serait-ce pas un devoir de les rendre publics ?

– Si, par un goût bizarre, vous aviez fait une étude approfondie de l'art militaire, que vous eussiez un grand courage et le génie de Turenne, vous croiriez-vous obligée de vous travestir en homme, afin d'aller vous enrôler parmi des guerriers ?

– Je vous entends : vous pensez qu'une femme, en devenant auteur, se travestit aussi, et s'enrôle parmi des hommes...

– Oui, des hommes qui combattent aussi, qui attachent un prix infini à la victoire, et qui ne souffriront jamais qu'un intrus s'avise de leur disputer les lauriers qu'ils veulent cueillir. Quel est le premier charme d'une femme, quelle est sa qualité distinctive ? La modestie. Quelle que soit la pureté de sa conduite et de ses sentiments, est-elle encore l'honneur et le modèle de son sexe, lorsqu'elle dit avec éclat à l'univers entier : « Écoutez-moi ! » ? Songez-vous que dans un petit salon, vous blâmez la femme qui parlera trop haut, qui aura un ton tranchant, ou seulement des manières trop décidées. Vous voulez qu'une douce teinte de timidité soit, à tout âge, répandue sur sa personne entière, et modère tous ses mouvements, amortisse l'éclat de sa gaîté, réprime jusqu'à l'expression de sa sensibilité ; vous voulez qu'elle ne paraisse qu'avec l'air de craindre de se montrer, et que, lorsqu'on la regarde fixement, elle rougisse, ou que du moins elle baisse les yeux. Comment concilier tout ce mystère de délicatesse et de grâce, ce charme intéressant d'une douceur

enchanteresse et d'une pudeur touchante, avec des prétentions ambitieuses et l'éclatante profession d'auteur ?

– Doit-on trouver de l'orgueil, de l'ambition, dans le simple désir d'offrir quelques idées utiles ?

– Faire imprimer un ouvrage, n'est-ce pas dire (au moins) : « Je le crois bon, je crois que mes pensées sont dignes de circuler dans l'univers entier, et de passer à la postérité » ? Voilà ce qu'on nous a dit ingénument dans des millions de préfaces ; et quand le bon goût empêche de s'exprimer ainsi, le public n'en connaît pas moins l'opinion de l'auteur.

– Je vous assure cependant, que si je me faisais imprimer, je n'aurais nullement de mes ouvrages une telle idée.

– Qu'importe, on vous la supposerait ; on en aurait le droit. On pardonne aux hommes cette présomption, mais comment la tolérer dans une femme ?

– Faut-il donc conclure que c'est un malheur d'être femme ?

– Le pensez-vous ?

– Oh ! non... *Le ciel a fait pour moi le choix que j'aurais fait*<sup>2</sup>. Quand je songe aux fatigues et aux périls de la guerre, aux profondeurs de la politique, à l'ennui des affaires, je bénis la providence qui ne nous a formées que pour être la consolation ou la récompense de ces terribles agitations et de ces grands travaux.

– Je pense comme vous. La condition des femmes est, ainsi que toutes les autres, heureuse quand on a les vertus qu'elle demande ; malheureuse, quand on se livre aux passions violentes, à l'amour qui nous égare, à l'ambition qui nous rend intrigantes, à l'orgueil qui nous corrompt et nous dénature. L'homme qui désirerait être une femme, serait un lâche ; la femme qui voudrait pouvoir devenir un homme, ne serait déjà plus une femme.

– Oui, nous ne devons pas nous plaindre, notre sort est fait pour être si paisible, nos devoirs sont si doux...

---

2. Lachaussée.

– Ne faites donc jamais imprimer vos ouvrages, ma chère Natalie. Si vous deveniez auteur, vous perdriez votre repos et tout le fruit que vous retirez de votre aimable caractère. On se ferait de vous la plus fausse idée ; en vain vous seriez toujours la bonne, la simple Natalie, vos amis n'auraient plus avec vous cette aisance, cet abandon, qui naissent de l'égalité. Ceux qui ne seraient pas de votre société, vous supposeraient pédante, orgueilleuse, impérieuse, dévorée d'ambition ; ils le diraient du moins, et tous les sots pour lesquels l'esprit est toujours un tort, répéteraient de tels discours avec tant de plaisir et de crédulité ! Vous perdriez la bienveillance des femmes, l'appui des hommes, vous sortiriez de votre classe sans être admise dans la leur. Ils n'adopteront jamais une femme auteur à mérite égal, ils en seront plus jaloux que d'un homme. Conservons entre eux et nous, ces liens puissants et nécessaires, formés par la force généreuse et par la faiblesse reconnaissante : quel serait notre recours, si nos protecteurs devenaient nos rivaux ; ils



ne nous permettront jamais de les égaler, ni dans les sciences, ni dans la littérature ; car, avec l'éducation que nous recevons, ce serait les surpasser. Laissons-leur la gloire qui leur coûte si cher, et que la plupart d'entre eux n'acquièrent qu'au prix de leur sang. La gloire pour nous, c'est le bonheur ; les épouses et les mères heureuses, voilà les véritables héroïnes.

Cet entretien affermit Natalie dans la sage résolution de ne jamais publier ses ouvrages, mais elle ne perdit rien de son ardeur pour l'étude et de son goût pour écrire.

Quand on satisfait une véritable passion, on peut facilement se passer de renommée. Natalie ne connaissait point encore les inconvénients de la célébrité, mais elle ne la désirait point. Elle cultivait ses talents pour son amusement, sans avoir jamais songé à les employer comme un moyen de briller ; dans la conversation, elle s'animait si on l'intéressait, mais sans avoir le dessein de montrer de l'esprit ; elle était aimable avec ceux qui lui plaisaient, elle était nulle avec les autres ; elle écrivait comme elle causait, et comme

elle jouait de la harpe, uniquement pour son plaisir. Elle faisait tout par goût, elle ne faisait rien avec projet ou prétention.



## Note d'intention de l'éditrice

**Dans la longue histoire de la littérature, les hommes seuls auraient-ils tenu la plume ?** Au vu des textes patrimoniaux régulièrement réédités, du programme du Bac et des concours ou des manuels scolaires, on pourrait le croire et penser que femme et plume ne riment pas. À moins que, comme dans d'autres domaines, les femmes n'aient été dévalorisées, évincées, niées, censurées, rendues invisibles, spoliées, en un mot... **plumées !**

Les stratégies masculines pour « invisibiliser » les femmes qui écrivent sont nombreuses :

- s'inspirer : au xvii<sup>e</sup> comme au xix<sup>e</sup> siècle, les salonnières font émerger les idées, soutiennent les artistes, écrivent elles-mêmes et... s'effacent derrière leurs protégés ;

- s'appropriier un travail collectif : l'effet Matilda, identifié dans le domaine scientifique, existe aussi en littérature ;

- piller : les cas de plagiat répertoriés ne sont sans doute que la partie émergée de l'iceberg et pour un Willy démasqué par Colette, combien de cas restent ignorés ?

- stigmatiser par des propos ouvertement misogynes (Flaubert, Baudelaire...);

- décrédibiliser : les appellations de « précieuses ridicules », « bas-bleus » n'ont pas d'autre but ;

- omettre : Bourdieu lui-même, parlant de la domination, oublie de citer Beauvoir dont il s'inspire pourtant largement.

La spoliation n'est pas toujours active : bien des femmes intègrent l'illégitimité de leur place dans la littérature. Par modestie inculquée, complexe d'infériorité, beaucoup se sont volontairement effacées derrière l'homme de leur vie, père, frère, mari, amant. Prendre un pseudonyme masculin (que de George...), porter le nom marital, publier anonymement (Judith Gautier a d'abord publié sous le pseudonyme de Walter choisi par son père, puis sous le nom de son mari ; par exemple) sont autant

de stratégies qui en disent long sur l'intériorisation par les écrivaines de leur **sentiment d'imposture**.

Les conditions économiques, sociales et religieuses, tout concourt à empêcher les femmes d'écrire. Virginia Woolf en a fait la démonstration grinçante et glaçante dans *Un lieu à soi*, et mis en évidence que, Shakespeare eût-il eu une sœur, elle n'aurait eu aucune chance de faire la même carrière que son illustre frère.

Pourtant, **des écrivaines ont réussi à émerger**, leur talent à éclore. Il ne nous a pas été difficile de dresser une longue liste de femmes de lettres du Moyen Âge au xx<sup>e</sup> siècle, **connues en leur temps puis oubliées**, cachées par le grand homme de la famille ou du couple, ostracisées en raison de leurs orientations sexuelles.

Retrouver, rééditer, réhabiliter les femmes de lettres « plumées » a un **double objectif** : montrer aux jeunes lecteurs et lectrices d'aujourd'hui que **la littérature s'est toujours conjuguée au féminin** et leur faire prendre conscience de **l'immense gâchis de talents** que constituent la domination masculine et le patriarcat.